

La Machine à Bulles, la laine de roche et les paraffines...

Au mur, une poutre de bois animée d'un système de résistance se consume, un grand rouleau de papier attrape-mouches sue sous l'effet de la chaleur dégagée d'un récipient d'eau bouillante. Du plafond pendent des chemises paraffinées, au sol, de la laine de roche déroulée respire au moyen d'une soufflerie et un programmeur... Nous sommes dans la Remise à Idées de Frédéric Gaillard.

Frédéric fabrique des machines à condenser, à circuler, à occasionner, des objets à allumer ou à éteindre selon la respiration de l'espace. Des machines qui produisent et qui transforment car l'énergie parcourt toute l'oeuvre, qu'elle soit physique ou mentale. On rencontre trois types de sculptures dans ce travail: des objets, des machineries et des engins débranchés - les trois fonctionnant matériellement ou intellectuellement. Des boules de paraffine sont plantées de clous de girofle, la paraffine remplaçant l'orange insecticide; un thermos d'eau bouillante dans un globe fait apparaître la condensation sur les parois du verre; un panneau solaire à l'intérieur d'une ferme fait soi-disant mûrir des oranges.

Un mécanisme important aux bielles bien huilées fonctionne ici: celui de la dialectique. Lorsque deux contraires se combinent en une synthèse qui produit un tiers en mouvement, physique ou mental. Physique: des tubes néon recouverts de paraffine flottent dans un large bassin aux légers ondolements. L'eau et l'électricité d'habitude ne font pas bon ménage mais Frédéric se joue de la physique et crée ces anguilles qui électrocutent les idées toutes faites. Mental: une bouillotte en paraffine est posée sur le socle d'une galerie, un objet qui finira bien par fondre grâce à la seule force de notre imagination. Avec du matériel de cuisine, de cave, de grenier ou de garage - des clous de girofle, des pots de confiture, de la laine de verre ou des moteurs -, Frédéric Gaillard bricole les Beaux-Arts avec son système D. Après l'énergie et la machine, c'est le domestique qui est ici mis en oeuvre. Mais quittant la maison, il s'attaque parfois à des territoires plus vastes: un parc dans une ville ou un orphelinat désaffecté de province. Sur la pelouse d'un parc de quartier, il bâtit une architecture de pluie, une serre à l'intérieur de laquelle un dispositif d'arrosage des cultures éclaboussait les vitres, une serre pour faire pousser de l'ondée, du grain, de la giboulée, du gros temps en boîte. Dans le dortoir d'un orphelinat, des taies d'oreillers sur les grabats respiraient au moyen d'une soufflerie, la chambrée dormait, et c'est ici à prendre au pied de la lettre, et du lit.

Un petit monde bronche et luit, nous traversons des lieux-dits où la chaleur craquèle des blocs de terre, où un compte-gouttes d'encre rouge macule une plaque blanche comme neige. Nous sommes dans un espace-kermesse: des reptations de courants d'air

font vaciller des flammes et une machine à bulles - petit génie de détergent, de plastique et de fer blanc - distraient nos théories. Ni de la technologie, ni du gadget, le bricolage malin de Frédéric Gaillard est un art qui ne se donne pas en spectacle. Cette sculpture possède ses propres mécanismes, elle tourne juste, et ne se borne pas à l'imagerie triste et stérile digne des monuments aux morts qui peuplent encore nos musées. Ce sont de petites mécaniques plastiques pour éclairer notre ordinaire, et nos huis-clos.

Dans les cales d'un art vivant...

Frédéric Gaillard, batelier un peu bateleur, installe son arsenal - qui tient plus du jeu que de la guerre - sur une péniche, à Thuin, quelque part en Hainaut. Une ducasse conceptuelle. Du cresson pousse sur de la moquette: le tapis est un sol riche de rouges, de bleus, de verts et de roses (saviez-vous que la moquette était un sol cultivable ?). Dans une piscine gonflable, dans son eau pétrifiée, une ampoule nous fixe de son oeil industriel. De grandes louches s'échappent de la mousse, un ustensile en métal génère de la savonnée, comme si un ruminant accouchait d'un poisson !

La grande aiguille d'une horloge sans repères trace au mur la marque du temps qui passe, le temps on le voit est bien cyclique, les heures peuvent se mesurer dans la profondeur du crépi. Dans des bottes bruissent des liquides, les bottes ne sont pas dans l'eau mais, logique à 180° - à tribord toute ! - de l'eau remue grâce à une pompe dans les chaussures. Des aspirateurs gonflent des ballons et cet engin banal se transforme en une machine à chiquer de l'espace. Un cercle de raclours, avec à leur sommet des serpillières et à leur pied des seaux d'eau noire, devient - sans bronze ni marbre - un cromlech contemporain ! Un sanctuaire domestique à la gloire des pratiques ménagères.

Il y aura aussi des projecteurs dia, des amplis et encore des pompes à eau qui animeront l'espace. Frédéric Gaillard, dans cette embarcation d'aventure, ce curieux musée, va torpiller le fief de la routine. Et, sous le pavillon pirate et bigarré de l'art vivant, nous emmener dans les eaux profondes de la découverte, sans laquelle les Beaux-Arts ne seraient que palmes et poussière.

Textes de François Liénard, mars 1998.

Extrait du catalogue de l'exposition in situ de Frédéric Gaillard organisée sur la péniche "Notger" à Thuin du 30 avril au 30 mars 1998 par le Chalet de Haute Nuit et le Centre Culturel de Thuin.

Commissariat de l'exposition : François Liénard, Valérie Peclow, et Manu De Meulemeester.